

## **Des machines à retourner le vide ?** Thomas Bégin, *No Spectrum*

Nathalie Bachand

Numéro 105, printemps 2010

Fragments d'art actif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

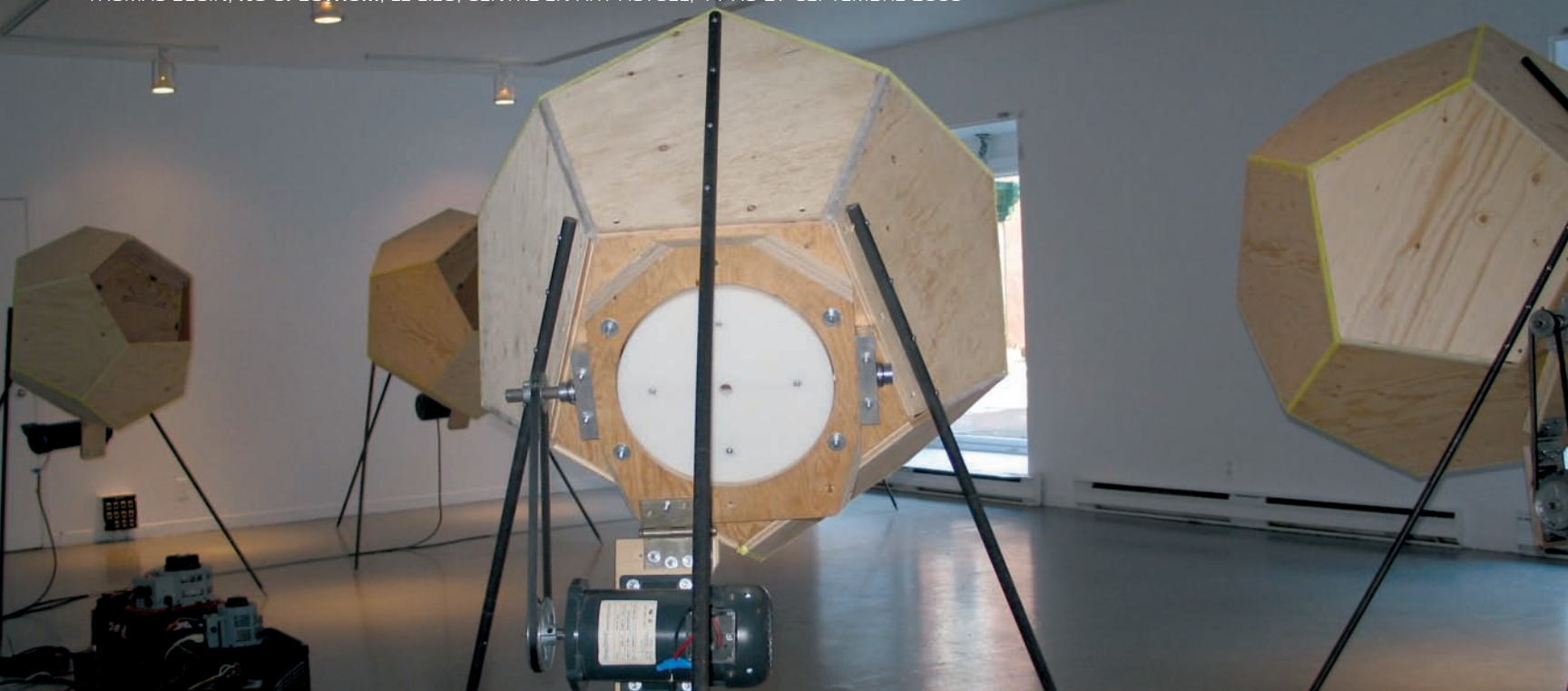
0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bachand, N. (2010). Des machines à retourner le vide ? Thomas Bégin, *No Spectrum*. *Inter*, (105), 60–61.



## Des machines à retourner le vide ?

PAR NATHALIE BACHAND

Faire tourner et faire entendre le vide qui tournoie et se retourne semble servir de *statement* théorico-cinématique à cette installation sculpturale et sonore de l'artiste montréalais Thomas Bégin. Présentée au Lieu, centre en art actuel, en septembre dernier, *No Spectrum* se révèle d'abord comme la rencontre de six dodécaèdres de bois sur tripodes d'acier se faisant face en deux rangées : deux trios qui se répondent, qui se crient, a-t-on envie de dire. Toutefois, ils ne crient pas en même temps. Leur séquence de chant est aléatoire, les machines ne se volent pas la vedette : elles se taisent et se laissent parler.

Il est difficile de résister à la tentation de les personnifier : présences sur pattes, proches parentes du robot et donc de l'humain ; de l'androïde, devrait-on dire. Leur échelle y est également pour quelque chose : à hauteur moyenne, on fait un face-à-face avec une tête-œil-bouche-corps qui n'est, bien évidemment, qu'objet inerte sculptural, pas même biomorphe, mais faisant néanmoins l'effet d'une entité électromécanique autonome. Ainsi, on y arrive, on y fait face et, étrangement, on rencontre le vide ; on pourrait y plonger, mais tête – et seulement tête – première. En effet, on se retrouve devant cet espace-coquille qui contient un dispositif rotatif motorisé, constitué de rondelles blanches de plastique et qui, dans cette caisse de bois, tourne à vide. Caisse de bois comme caisse de résonance aussi, et c'est là tout le propos, contenu dans le son de ce mouvement rotatoire qu'émet l'ouverture pentagonale de la tête-œil-bouche-corps du pod.

Certains le savent, ce n'est pas la première fois que Thomas Bégin se propose de faire tourner les choses et, qu'il y ait extension ou pas à l'extrémité des moteurs hyperactifs qu'il met en marche,

cela tourne jusqu'à épuisement. On a d'ailleurs pu le voir à Montréal en mai 2007, au Centre des arts actuels Skol dans le cadre du festival *Elektra*, alors que la pièce *Full Spectrum* – son aînée antonymique – proposait deux dispositifs rotatifs placés très bas, presque au niveau du sol, et qui, guidés par les manipulations électroniques d'un Thomas Bégin DJ-VJ pour l'occasion, se révélaient sous un double spectre, à la fois sonore et visuel.

Avec ou sans spectre donc, cela tourne néanmoins. Et qu'est-ce qui motive cette fascination pour un mouvement rotatoire sans objet ? Car il s'agit, à un certain niveau de référence, de l'usage de moteurs et donc de dispositifs pouvant transformer une énergie soit thermique, éolienne, chimique – et dans ce cas-ci électrique –, en une énergie mécanique. Or à ce point, l'objet en question devrait être le travail et la productivité, conséquence d'une force initiale devenue puissance, car multipliée par le mouvement motorisé. Mais c'est d'une logique inverse que procède *No Spectrum*, tel un chœur de chant clamant – et, pour demeurer dans la personnification des machines, se réclamant ? – (d')une non-productivité, du moins au sens sous-entendu par nos sociétés actuelles. Car elles ne sont pas si improductives qu'elles le paraissent, ces machines sonores : l'énergie que génère le mouvement des moteurs constitue le résultat direct de son labeur, c'est-à-dire le son. C'est en quelque sorte par la négative – par des dispositifs qui se présentent comme contraires à la productivité – qu'étrangement, l'on revient au sens même du travail, lorsque l'énergie investie est directement redonnée sous la forme du produit. Ce serait comme si l'abstraction du travail, considérée comme l'essence sociale du capitalisme<sup>1</sup>, devenait une valeur absolue qui se révèle alors

non seulement abstraite et invisible (et sans visée identifiable), mais en tant qu'invisibilité même et voulue comme telle – qui se révèle inutile ou artistique.

Il est vrai que les machines de Thomas Bégin me sont d'abord apparues comme le contrepoint d'une certaine idée de la productivité, la *tournant* en dérision et illustrant le caractère autocruste du capital qui ne travaille que pour lui-même – et ce, bien que l'artiste n'y ait peut-être pas songé un seul instant. Or, cela peut aussi se présenter autrement : ces machines ne produisent rien d'autre que ce qu'elles sont en tant qu'art, et l'autocruste capitaliste, dont on peut voir un commentaire, est également, et simultanément, l'autoréférentiel artistique qu'on ne voit plus tellement il est devenu normal et banal de le rencontrer en art actuel.

Thomas Bégin n'est pas seul dans cette entreprise de production de machines électromécaniques qui s'emploient à tourner sur elles-mêmes. Zimoun<sup>2</sup>, artiste suisse dont le travail connaît actuellement une belle visibilité dans le milieu des arts médiatiques, élabore depuis quelques années une série d'installations, chacune constituée de



petits dispositifs sonores motorisés. Comme dans le cas de *No Spectrum*, les œuvres de Zimoun donnent à entendre ce qui est directement issu du mouvement mécanique des dispositifs, mouvement rotatif pour la plupart.

*We're Looking for You*, que Thomas Bégin présentait à la Galerie B-312 en mars 2006, figurait bien ce cycle des moteurs qui tournent mais, contrairement à *No Spectrum*, nous étions ici dans un rapport immersif, un environnement généré par le dispositif lui-même. Ce dernier, en plus de produire un effet sonore hypnotique, produisait également un effet lumineux déstabilisant pour le visiteur qui pénétrait dans l'espace sombre<sup>3</sup>, habité d'un intense effet stroboscopique créé par la rotation ultrarapide de caches motorisées installées dans l'immense fenestration de la galerie. Hallucination et illusion : là où technologie et magie convergent. Mais aussi, sans l'électromécanique dissimulée sous le manège, le plaisir du vertige ne pourrait advenir. Il en est ainsi du pouvoir des machines.

Mais alors que les dispositifs de Zimoun se présentent à nu, posés directement au sol ou encore accrochés et suspendus aux murs et plafond de l'espace, ceux de Thomas Bégin sont comme « encoquillés » dans des structures protectrices qui les contiennent ou les sous-tendent, évoquant ainsi une architectonique modulaire. « Skylight Module Complexe » (2000) et « Shutter » (2005), présentés dans le cadre de *Cafka05* à Kitchener, sont deux projets particulièrement représentatifs de ce caractère architectural qui a toujours été très présent dans le travail de Thomas Bégin. L'espace comme potentiel d'habitation est ainsi un vide à circonscrire et autour duquel construire, pour ensuite le voir contenir – quelque chose, quelqu'un, objet ou activité – mais ici, rien d'autre que l'air retourné et le son porté. ■

Photos : Daniel Rochette (sauf mention contraire).

#### Notes

- 1 La division du travail – la spécialisation – étant devenue telle qu'il n'y a plus de contact possible avec l'objet concret de la production (en référence notamment aux théories de Moishe Postone et d'Anselm Jappe, fondateurs de la « nouvelle critique de la valeur »).
- 2 Cf. le site de l'artiste : [www.zimoun.ch/](http://www.zimoun.ch/).
- 3 Ce fut du moins le cas le soir du vernissage, l'installation paraissant jouer sur des paramètres moins contrastés lorsque vue à la lumière du jour, comme le suggère l'image accompagnant cet article.

Nathalie Bachand a récemment dirigé un projet de publication pour Elektra, événement international d'arts numériques, *Angles arts numériques* [Elektra10 Essais] (2009), comprenant des textes de Daniel Canty, de Vincent Bonin et de Grégory Chatonsky. Elle a également contribué comme coauteur au collectif *Tactiques insolites : vers une méthodologie de recherche en pratique artistique* (2004). Elle détient une maîtrise en arts visuels et a complété une scolarité de doctorat en études et pratiques des arts de l'UQAM. Actuellement impliquée au Centre des arts actuels Skol, notamment au conseil d'administration, elle collabore depuis peu à la revue *Inter, art actuel* et dirige le développement pour Elektra.



> *Shutter, Cafka 05, 2005*. Photo : Deby Gore.



> *Skylight Module Complexe, 2000*. Photo : courtoisie de l'artiste.



> *We're Looking for You, Galerie B-312, 2006*. Photo : Deby Gore.